

2 mars 2014 – 8e dimanche du Temps Ordinaire

Première lecture : **Isaïe 49, 14-15**

Jérusalem disait : « Le Seigneur m'a abandonnée, mon Seigneur m'a oubliée. » Une femme peut-elle oublier son nourrisson, ne plus avoir de tendresse pour le fils de ses entrailles ? Même si elle l'oubliait, moi, je ne t'oublierai pas.

Psaume 61 (62), 2-3, 8, 9

Je n'ai de repos qu'en Dieu seul,
mon salut vient de lui.
Lui seul est mon rocher, mon salut,
ma citadelle : je suis inébranlable.

Mon salut et ma gloire
se trouvent près de Dieu.
Chez Dieu, mon refuge,
mon rocher imprenable !

Comptez sur lui en tous temps,
vous, le peuple.
Devant lui épanchez votre cœur :
Dieu est pour nous un refuge.

Deuxième lecture : **1 Corinthiens 4, 1-5**

Que l'on nous regarde donc comme des auxiliaires du Christ et des intendants des mystères de Dieu. Or, tout ce que l'on demande aux intendants, c'est d'être trouvés dignes de confiance. Pour ma part, je me soucie fort peu d'être soumis à votre jugement, ou à celui d'une autorité humaine ; d'ailleurs, je ne me juge même pas moi-même. Ma conscience ne me reproche rien, mais ce n'est pas pour cela que je suis juste : celui qui me soumet au jugement, c'est le Seigneur. Ainsi, ne portez pas de jugement prématuré, mais attendez la venue du Seigneur, car il mettra en lumière ce qui est caché dans les ténèbres, et il rendra manifestes les intentions des cœurs. Alors, la louange qui revient à chacun lui sera donnée par Dieu.

Évangile : **Matthieu 6, 24-34**

Comme les disciples s'étaient rassemblés autour de Jésus, sur la montagne, il leur disait : « Aucun homme ne peut servir deux maîtres : ou bien il détestera l'un et aimera l'autre, ou bien il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez pas servir à la fois Dieu et l'Argent.

C'est pourquoi je vous dis : Ne vous faites pas tant de souci pour votre vie, au sujet de la nourriture, ni pour votre corps, au sujet des vêtements. La vie ne vaut-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que les vêtements ?

Regardez les oiseaux du ciel : ils ne font ni semences ni moisson, ils ne font pas de réserves dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ?

D'ailleurs, qui d'entre vous, à force de souci, peut prolonger tant soit peu son existence ?

Et au sujet des vêtements, pourquoi se faire tant de souci ? Observez comment poussent les lis des champs : ils ne travaillent pas, ils ne filent pas.

Or je vous dis que Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'était pas habillé comme l'un d'eux.

Si Dieu habille ainsi l'herbe des champs, qui est là aujourd'hui, et qui demain sera jetée au feu, ne fera-t-il pas bien davantage pour vous, hommes de peu de foi ?

Ne vous faites donc pas tant de souci ; ne dites pas : 'Qu'allons-nous manger ? ' ou bien : 'Qu'allons-nous boire ? ' ou encore : 'Avec quoi nous habiller ? '

Tout cela, les païens le recherchent. Mais votre Père céleste sait que vous en avez besoin.

Cherchez d'abord son Royaume et sa justice, et tout cela vous sera donné par-dessus le marché.

Ne vous faites pas tant de souci pour demain : demain se souciera de lui-même ; à chaque jour suffit sa peine.

Les paroles que nous venons d'entendre de la bouche de Jésus reflètent une sagesse fascinante, mais tellement étrangère à notre monde dominé, jusqu'à l'angoisse, par les priorités économiques.

Et voici que Jésus nous dit, de la part de Dieu : « Ne vous faites pas tant de soucis ! » C'est facile à dire ! Quand sévit la crise que nous connaissons, quand on est menacé par des dépôts de bilans, quand on court le risque de perdre son emploi ou quand on l'a déjà perdu, comment ne pas être inquiet pour son avenir ou celui de sa famille ?

Ne perdons pas de vue que Jésus utilise l'économie pour expliquer le rapport que nous devons à notre tour entretenir avec Dieu, son Père et Notre Père. Il ne s'agit pas d'une leçon d'économie – du salut par l'économie, ou alors celle qu'on appelle l'économie du salut !

Le billet de banque, la pièce de monnaie, le carnet de chèque ou la carte bleue ne sont pas condamnés. Ils sont nécessaires pour vivre. C'est la liberté du cœur qui est en cause. Parfois même c'est le manque de ressources qui préoccupe trop. Et ce sont les exemples que Jésus donne qui le rappellent. Si l'herbe des champs pouvait parler, elle nous dirait le labeur de ses racines pour produire sa fleur. Si les oiseaux avaient un langage intelligible pour nous, ils nous diraient que la nourriture ne leur arrive pas toute seule dans la bouche : il leur faut au moins ouvrir le bec ! En plus, ces oiseaux construisent des nids, nourrissent leurs oisillons et les protègent contre les prédateurs. Mais si, malgré ce labeur, tout leur vient du Père, combien plus l'homme, créature que Dieu créa homme et femme, reçoit du Père ce dont il a besoin pour vivre.

Ne prenons pas Jésus pour un naïf. Dans ce que nous appelons le Sermon sur la montagne, le propos de Jésus est de faire réfléchir à un autre niveau, celui du « Royaume des cieux ». Il veut nous ouvrir l'esprit à la manière d'agir de Dieu dans le domaine qui est le sien. Les maîtres mots de sa logique déconcertante ne sont pas « rentabiliser », « dégager des profits », « obéir aux lois du marché », mais « sauver », « donner », « faire vivre » ! « Heureux », « debout », « en marche » !

N'est-ce pas ce que nous demandons à chaque fois que nous prions le Notre Père ? « Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour ? » autrement dit, donne-nous ce que nous avons besoin pour vivre, pour être heureux, pour être debout, pour marcher. Quel beau parallélisme avec la résurrection elle-même, l'homme ne vivant pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu...

Jésus semble donner ainsi une réponse globale aux maux de notre monde et plus particulièrement dans le domaine économique.

Il a d'abord une vision de l'Homme, de l'économie et de la richesse. L'économie n'est-elle qu'une machine à satisfaire les besoins des hommes ? Il répond clairement par la négative en disant à sa manière que « l'Homme est une histoire sacrée ». Il faut une vision élevée de l'Homme, et il est nécessaire de mettre cette dimension dans le débat politique. Il s'agit pour ainsi dire de prendre l'économie à son propre jeu pour s'obliger à la relativiser : l'économie n'est pas au centre, c'est l'Homme qui est au centre. Pour l'homme, il y a trois moments pour satisfaire ses besoins : le matériel, le relationnel et le spirituel.

Le matériel est produit par son travail. En échange de son travail il perçoit un salaire qui lui permet de satisfaire ses besoins élémentaires : après cela on ne doit plus rien.

Avec le relationnel, l'homme entre dans une autre logique plus complexe celle du donner-recevoir-rendre. En effet, quand on accepte un don, on a une dette. L'Homme entre ainsi dans un système de dette et de créance réciproques. Nous pouvons le vérifier tout le temps dans les associations, dans nos familles, dans nos communautés chrétiennes. Le don est à la fois intéressé et désintéressé. Est-on obligé de faire des cadeaux à Noël : oui... .. enfin non ! Quand on nous reçoit pour un repas, on n'est pas obligé de le rendre ! Il n'y a pas de sanction si on ne le rend pas ! Sauf peut-être, parfois, à passer pour un mufle !

Avec le « spirituel » nous entrons encore dans une autre dimension : celle où chacun est confronté au mal, à la souffrance et finalement à sa propre mort. Là, personne ne peut faire le travail à notre place. C'est un travail sur soi éminemment personnel.

En nous indiquant ces trois moments dans l'évangile de ce dimanche, le Christ nous mène à une conception de la richesse : on ne peut pas « maximaliser » ces trois dimensions. On en maximalise forcément l'une au détriment des deux autres. Il n'y a pas d'abondance générale. Le Christ nous entraîne finalement à reconnaître que nous vivons dans ce que Jean-Baptiste de Foucaud – fondateur et président de l'association *Démocratie et spiritualité* et un des principaux inspirateurs et porte-parole du *Pacte civique* – appelle : *l'abondance de la frugalité*. Il nous fait passer de la pauvreté à vaincre, à la pauvreté voulue, comme le souligne par ailleurs le théologien Michel Deneken. Il s'agit ainsi pour nous, afin de vivre l'abondance de la frugalité, de distinguer l'essentiel du superflu. Or, nous sommes souvent confrontés à un excès de superflu.

Si dans les semaines qui viennent, avec le carême qui va s'ouvrir, chacun faisait pour lui-même l'inventaire de ce qui est essentiel de ce qui est superflu ? Ce travail devra être aussi mené par les communautés chrétiennes qui continuent de s'engager sur le chemin des réformes. Qu'est-ce qui dans nos pratiques paroissiales, communautaires, etc. est de l'ordre de l'essentiel et qu'est-ce qui relève du superflu ? Ce véritable combat doit être mené tant au plan individuel, qu'institutionnel, que collectif.

Accueillir la parole qui donne sens à la vie et la renouvelle, c'est vouer à Dieu une totale confiance. Tout le reste est subordonné à cette relation confiante. Que cette eucharistie, où nous mettons Dieu au centre de notre vie, nous permette de hiérarchiser tout le reste qui fait aussi notre existence.

Marc Feix
Université de Strasbourg